

Les raisins de la « colère »

Autrefois, la plupart des écrivains « parisiens », victimes d'une sottise traditionnelle et convenue, avaient coutume de raconter que la cueillette du raisin, dans le Midi, se faisait dans la gaité, qu'elle n'était qu'une joyeuse partie de plaisir. Dans cette mythologie champêtre, tout se passait dans la gaudriole, la franche rigolade, la fantaisie. On fardait les filles et on chantait du soir au matin... Les vendanges ne représentaient pas un travail mais un bon moment de récréation où l'occasion de s'amuser était permanente.

Personnellement, je dois avouer – et c'est un malicieux petit coup de canif à ces années de bonheur d'après-guerre – que j'ai peu goûté cette période de fin d'été. Lors de ma jeunesse et de

mon adolescence, ce souvenir n'est pas le plus réjouissant !

Il y avait en effet les vendanges brûlantes, les vendanges pluvieuses, les vendanges glaciales !

Commençons par les brûlantes, avec ces longues journées passées, courbé durant des heures à couper du raisin, à remplir des seaux, ou, plus tard, à sortir des comportes de 90 kilos en piétinant la terre meuble, entre des rangées de ceps dont les sarments ne manquaient jamais, au passage, de me déchirer la peau des jambes car, à cause de la chaleur estivale, je travaillais en « flottants de sport ». Des comportes très lourdes qu'il fallait, au terme du voyage, bien caler sur la charrette de façon à en faire entrer douze sur le plateau. Mon père ne comptait pas « faire des voyages pour rien » ! Le soleil d'automne, impitoyable, nous brûlait le dos et les femmes se protégeaient de ses ardeurs en se coiffant d'immenses chapeaux de paille, qui les empêchaient en même temps de plonger au milieu de la végétation pour voir toutes les grappes.

- Prenez garde, vous en laissez, Antoinette. Et toi, espèce de bon à rien, tu as vu tous les grains que tu « fais » lorsque tu coupes ? Ramasse-moi toute cette grune¹ !

Mon père me sermonnait et je rétorquais :

1. Les grains de raisin.

- Je me suis « taillé » le doigt...

- Fallait faire attention. Mets-y ton mouchoir, si ça saigne... Et tâche de rattraper les autres ! Je ne te paye pas à rien faire.

Mon père disait n'importe quoi, je n'étais pas payé pour vendanger. J'étais de la famille et toute la famille se devait de participer au travail qui la faisait vivre ! Mais je devais tenir mon rang, être à la hauteur, exemplaire à côté des autres.

Je ne jette pas la pierre à mon paternel. Sous des dehors bourrus, c'était le meilleur des hommes et, même s'il était loin d'en convenir, il était attentif à ce que tout se passe bien dans la colle². Le soir, il ne manquait jamais de me demander si tout marchait bien, car lui était absent à certains moments de la vigne : il allait décharger les comportes à la coopérative. Alors j'affirmais que tout allait pour le mieux. Je ne voulais pas décevoir, je m'en serais voulu pour longtemps. Pourtant, toute la sainte-journée, les cris redoublaient :

- Mon seau est plein !

- Moi aussi !

- Appelle le banastou !

On n'était pas encore à midi et j'étais déjà crevé de fatigue. La sueur me coulait dans les yeux lorsque je me penchais sur les souches. Parfois,

2. Groupe de vendangeurs composé de coupeurs (euses), de videurs de seaux appelés aussi les banastous et de sorteurs de comportes.

je m'asseyais à l'ombre du cep, surtout lorsqu'on était dans des vignes d'aramon, aux souches très feuillues, et aux lourdes grappes juteuses.

- Tu ne voudrais pas un fauteuil, pendant que tu y es ?

Lorsque arrivait enfin midi, j'étais heureux. Ce moment-là, convenons-en, était probablement le meilleur de la journée ! Mon père avait prévu l'anchoyade, la grillade, le fromage, tout cela à volonté sur lequel on se jetait avec grand appétit. Je me dépêchais de manger pour tenter de me reposer. Allongé à l'écart, sous un olivier, la tête légèrement surélevée, un chapeau de paille sur le visage, j'essayais de faire un petit somme. Le soleil jouait à travers les espaces laissés par le tissage un peu lâche des brins de paille, et j'avais l'impression de tamiser la lumière de l'astre du jour. Cette sieste était d'une douceur infinie.

A peine avais-je trouvé le sommeil que j'entendais les autres se lever.

- Allez, hop, debout, c'est l'heure !

Le dos endolori, bon gré mal gré, il fallait y aller.

- J'ai les reins en compote.

- Tu te reposeras ce soir. Zou, au travail !

L'après-midi était interminable. Parfois, j'avais le bonheur de trouver, dans ma rangée, une souche

morte. C'était l'occasion de souffler un peu. Nous appelions ça « un dimanche ». Mais lorsque je voyais que ce fameux dimanche était pour un autre, j'enrageais de jalousie ! Parfois, si j'arrivais un peu en avance à la prise du travail, je prenais le temps de parcourir une rangée ou deux pour repérer où étaient les éventuels dimanches ! Je me mettais alors dans la bonne file... Si je n'avais pas le temps, je choisissais une rangée où j'apercevais, au loin, des pêchers. Cet arbre offrait de délicieuses pêches de vigne qui désaltéraient agréablement.

La première semaine était dure. La seconde, puis la troisième, m'anéantissaient. C'était pire quand il y avait des vendanges pluvieuses ! Rien de plus désagréable... Avant de commencer, on mettait devant soi, attachés par du raphia ou de la ficelle, des sacs de jute ou d'engrais pour éviter de trop mouiller les pantalons ou les shorts. L'eau qui glissait sur les feuilles, sur les raisins, dégoulinait sur vos doigts, sur vos mains, sur vos bras, elle était glacée. Au bout d'une heure, on était transi de froid. On guettait une apparition hypothétique du soleil. On en arrivait à prier, à invoquer Dieu, la Vierge Marie, et tous les saints du Paradis.

- Si vous ne pouvez pas faire sortir le soleil, alors, faites qu'il tombe des rabanelles.

Je guettais le ciel, espérant des trombes d'eau

qui auraient donné le signal de fin de journée. Sans penser que, quoi qu'il en soit, la vendange devrait se faire. Qu'il pleuve, c'était reculer pour mieux sauter !

Le seau rempli de grappes de raisin était déjà lourd, mais, chaque fois qu'on le posait au pied d'une souche, il accumulait, en s'enfonçant dans la terre glaiseuse et gorgée d'eau, autant de kilos de glèbe qu'il fallait trimballer. L'enlever ne servait à rien puisque, à la souche suivante, il reconstituait inévitablement son stock de boue.

Quant à sortir les comportes, ce travail relevait de l'exploit. Pas question d'utiliser la brouette dont l'unique roue se bloquait dans la boue avant même de tenter de la faire rouler. Trimballer ces poids remplis de raisins écrasés avec les semailles³, c'était autre chose : c'est le porteur qui s'enfonçait dans la terre meuble et saturée d'eau de pluie.

La pause de midi ? A l'abri sous un arbre, debout. On mangeait sur le pouce et on allait bien vite reprendre le travail. Pas question de se détendre, encore moins de s'allonger !

- Il faudrait finir avant que ça ne tombe pour de bon.

Sous le figuier, le cheval, toujours attelé à sa charrette qui recevait son chargement au fur et à

3. Des leviers de deux mètres de long qui permettent de soulever les comportes et de les sortir de la vigne.

mesure que le travail avançait, s'impatiait. Il endurait la pluie depuis le matin. Sa peau était parcourue de longs frissons. Parfois, certainement un peu las et énervé, il hennissait bruyamment et tapait du pied.

Si la pluie devenait un peu trop insistante, mon père lançait à contrecœur :

- Bon, il faut arrêter. Repartons.

Libérés, nous rangions le matériel et, enfourchant nos bicyclettes, nous foncions, tête baissée, à la maison.

Et que dire des vendanges glaciales certaines années ? Les premiers frimas arrivaient plus vite que prévu. Dès la fin août, les orages avaient détraqué le temps. Le vent du Nord se mettait à souffler, ce qui n'augurait rien de bon pour les vendanges qui arrivaient début septembre.

Le matin, à huit heures, il faisait froid. On s'emmitouflait dans de vieux pulls de laine tricotés quelques dizaines d'années auparavant par une aïeule aujourd'hui disparue, et oubliés depuis bien longtemps au fond d'une armoire ou d'un placard. Sur mon vélo, je lâchais le guidon et enfouissais mes mains dans les poches du pantalon. Le mistral ou la tramontane me brûlaient le visage tellement ils étaient cinglants, et mes yeux tenus à moitié fermés s'emplissaient de larmes.

Les femmes portaient toutes des sortes de vieux fichus noués sur la tête. Protégées par d'épaisses vieilleries plus ou moins déchirées, elles coupaient inlassablement leur raisin. Elles faisaient claquer leurs doigts pour les réchauffer. Lorsqu'elles ouvraient la bouche pour se plaindre de « ce cochon de temps », un petit nuage de vapeur d'eau se formait devant leur visage.

Mon père protégeait Coquet, notre cheval, aussi bien qu'il le pouvait. Il sortait du caisson de la charrette une bourrasse et en couvrait le malheureux percheron tout tremblant de froid.

Au bout d'une heure, on prenait alors une pause pour allumer un feu de bois mort. On se réchauffait les mains, on se dégourdisait les doigts, et on buvait un café brûlant emmené dans des thermos. Et on reprenait le travail. Le soir vers quatre heures, au lieu d'attendre les cinq heures réglementaires, mon père donnait le signal de fin de journée.

- Allez vous réchauffer à la maison. Espérons que demain il fera meilleur.

Lui aussi se mordait les doigts. Nous partions avec nos vélos, et lui, après avoir fini de préparer le chargement, décidait Coquet à tirer la lourde charrette qui pesait une bonne tonne. Au pas du cheval, il emmenait sa récolte à la coopérative

* distante de deux ou trois kilomètres, suivant l'endroit que nous venions de vendanger.

C'était ça, nos vendanges, dans les années cinquante. C'était du travail, et des souffrances. Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, qu'il pleuve, qu'il vente, le raisin devait être rentré. C'est sur le fruit d'une récolte que nous allions vivre toute une année. Mensuellement, la « coopé » débloquent des fonds, résultat des ventes du mois, ou avances sur les ventes à venir. Nos parents faisaient attention au moindre sou dépensé. Nous vivions dans la crainte du lendemain. Le gel nous inquiétait. Les orages d'été nous faisaient peur. S'il tonnait alors que nous étions déjà couchés, mon père se levait et finissait sa nuit sur le balcon en observant le ciel. Si c'était la grêle qui dégringolait, il partait dans ses vignes et revenait, sur le coup de neuf heures du matin, les traits tirés, le visage grave, au bord des larmes. Ma mère le regardait sans rien dire. Il soufflait :

- Si nous sortons deux cents hectos, entre tout, ce sera le bout du monde !

Voilà les souvenirs que j'ai de toutes ces maudites vendanges que les gens du Nord voient comme une fête. Alors, lorsque mon père me parlait de mon avenir, il me déconseillait de « rester à la vigne ».

- C'est un travail de forçat. Et puis, au dernier moment, un orage peut te foutre tout en l'air. Tu n'as plus que les yeux pour pleurer. Et jusqu'à la prochaine récolte, le temps est long... Fais n'importe quoi, mais tâche d'avoir des rentrées d'argent sûres et régulières !

J'ai écouté mon père. Je suis devenu postier. Mais pour cela, il m'a fallu abandonner à contrecœur mon pays, m'exiler à Paris, et, durant vingt-quatre ans, il m'est arrivé parfois de regretter d'avoir refusé ce beau métier de vigneron qu'avaient fait mes arrière-grands-parents, mes grands-parents et mes parents...

Il me reste malgré tout de cette période de délicieux souvenirs de labeur partagé en famille, des journées au ciel bleu et à la brise douce, du sentiment du travail bien fait, et de ce raisin sucré croqué entre deux souches qui fondait dans votre bouche...